

GAUDREAU, Guy, Sophie BLAIS et Kevin AUGER – *Mine, travail et société à Kirkland Lake*, Sudbury, Ont., Éditions Prise de parole, 2016, 307 p.

D'entrée de jeu, il convient de saluer l'initiative de Guy Gaudreau de mettre à contribution les mémoires de maîtrise de deux de ses étudiant-es en histoire, Sophie Blais et Kevin Auger, en les associant comme auteur-es à l'ouvrage, là où d'autres se seraient contentés de s'approprier le contenu de ces travaux en remerciant leurs collaborateurs par une mention dans une note infrapaginale. Voilà une façon très courtoise de reconnaître l'autonomie intellectuelle d'étudiant-es consciencieux de deuxième cycle universitaire.

L'histoire de ce livre commence en 2005, lorsque son principal auteur, Guy Gaudreau, fut appelé pour sauver *in extremis* les archives de diverses sociétés minières sur le point d'être acheminées dans un dépotoir et d'être détruites à jamais. Celui-ci s'empressa de préserver, entre autres choses, les dossiers du personnel et les rapports d'accidents de travail de la Lake Shore Gold Mine, à Kirkland Lake (Ontario), de même que les livres de paye tenus par sa voisine et consœur minière, la Wright-Hargreaves. Ces documents qui couvrent surtout les années 1926 à 1945 ont constitué l'épine dorsale du présent ouvrage. En d'autres mots, disons que c'est l'archive qui a créé l'objet d'analyse, démarche tout à fait légitime mais qui nécessite un questionnement critique des sources et certains réajustements méthodologiques qui n'ont pas toujours été faits.

Guy Gaudreau, connu pour ses nombreux travaux sur les ouvriers mineurs de l'Abitibi et du nord de l'Ontario, nous avise dès le départ qu'il entend rectifier, grâce à ces nouveaux documents mis à sa disposition, son approche jadis trop optimiste qui misait principalement sur les avantages d'un emploi dans le secteur minier en termes de salaires et de mobilité, sans pour autant tomber dans une vision misérabiliste de cette page d'histoire.

Le cadre chronologique de l'ouvrage nous renvoie en gros à la grande dépression des années 1930 et à la Seconde Guerre mondiale, période durant laquelle les mines d'or de Kirkland Lake connaissent une prospérité sans précédent marquée par un prix du métal précieux en constante progression, une croissance des investissements miniers et une sédentarisation de la main-d'œuvre. Il faut comprendre qu'en période de crise économique, l'or constitue une valeur refuge dont la demande ne cesse d'augmenter sur les marchés internationaux. En outre, avec le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, l'or revêt les attributs d'une ressource stratégique, puisqu'il permet au gouvernement canadien d'acheter de l'armement auprès des États-Unis (pays encore neutre jusqu'en décembre 1941), en vertu de la politique du *cash and carry*.

Dans le chapitre 2 consacré à l'organisation du travail dans les mines d'or, on apprend l'existence de deux univers distincts et parallèles : celui des travailleurs de fond, plus nombreux (foreurs, chargeurs, boiseurs, convoyeurs, skippers, etc.), qui œuvraient huit heures par jour selon un système de rotation de quarts de travail et qui bénéficiaient de primes au rendement souvent à l'origine de nombreux accidents de travail ; et celui des travailleurs de surface (mécaniciens, forgerons-affûteurs, charpentiers, électriciens, opérateurs de moulin, analystes de

laboratoire, etc.) dont la tâche impliquait des heures supplémentaires, une rotation des quarts peu fréquente et des accidents plus rares. Si, dans le premier cas, les diverses fonctions en présence sont interchangeables, on ne saurait en dire autant des ouvriers de la seconde catégorie qui ressemblent plutôt à une aristocratie de métier. À ce stade-ci, on aurait aimé que l'auteur nous en dise un peu plus sur l'évolution des technologies minières au cours de la période étudiée et surtout qu'il nous entretienne de l'impact du machinisme, non seulement sur les conditions de travail, mais aussi sur la nature des savoir-faire et leur mode de transmission. Cela aurait certainement aidé à pousser un peu plus loin la distinction entre les travailleurs de fond et ceux de surface.

Au chapitre 3, Kevin Auger nous montre comment l'historiographie a fait de la surenchère autour des travailleurs de passage (plus nombreux) dans les mines d'or de la région de Kirkland Lake, alors qu'ils ne représentaient que 4 % de tout le travail effectué à la Lake Shore Gold Mine durant la période étudiée. L'auteur attribue cette exagération au fait qu'il était impérieux pour ces historiens de montrer la dureté et les dangers du labeur dans les mines, tout en mettant en valeur l'indépendance des ouvriers mineurs et leur insatisfaction face à un environnement de travail hostile. Or, contrairement à la croyance, ce sont les travailleurs de carrière (avec des états de service de plus de 100 mois) qui auraient constitué la colonne vertébrale de l'entreprise minière, puisque ceux-ci auraient monopolisé plus des deux tiers du travail abattu à la mine Lake Shore entre 1926 et 1968, en dépit du fait qu'ils ne représentaient que 10 % de la main-d'œuvre. Aucun doute pour Auger qu'il était possible de faire carrière à la mine et même d'y obtenir des promotions, ce qui atteste, selon lui, que le travail minier, souvent dénigré, n'était pas aussi noir qu'on a pu le peindre.

Les chapitres 6 et 7, consacrés à des bribes de vie quotidienne à Kirkland Lake, ne sont pas dénués d'intérêt, d'autant qu'ils nous montrent un autre visage de la condition ouvrière, hors du milieu de travail. Basée sur un dépouillement des journaux locaux pour les années 1934 et 1935, cette section s'attarde à divers événements (vie associative, activités sportives, pratiques musicales, arrivée de la radio, rituels funéraires, etc.) qui ont marqué la vie des mineurs de Kirkland Lake. Il est à se demander cependant si tous ces faits disparates ont suffisamment de cohérence pour donner force à l'idée d'une culture ouvrière autonome, comme le prétend Guy Gaudreau (p. 208), étant donné que plusieurs des initiatives citées plus haut étaient le fruit d'un mécénat dirigé par les notables et le patronat local en vue de consolider un sentiment d'appartenance à l'entreprise minière et constituer un antidote à la contestation ouvrière radicale. À mon avis, on est encore bien loin d'une culture susceptible de susciter la mobilisation et la confraternité des travailleurs de Kirkland Lake, comme le soutient l'auteur (p. 209).

Dans les pages parmi les plus intéressantes de l'ouvrage, Sophie Blais nous propose une relecture de la grève des 4000 mineurs de Kirkland Lake en 1941-1942 à partir d'une typologie interne en six catégories des acteurs du conflit. Rappelons que ce différend entre patrons et ouvriers avait notamment pour objet la reconnaissance de l'Union of Mine, Mill and Smelter Workers (syndicat industriel affilié au Congress of Industrial Organizations), l'ajustement des salaires, les

vacances payées et la prise en compte de l'ancienneté. Bien que la grève ait tenu pendant plus de deux mois, l'auteure montre que les défections furent nombreuses durant les deux premières semaines du conflit. Il semblerait que la solidarité ouvrière n'ait pas été aussi solide que ce à quoi les historiens nous avaient habitué par le passé. D'ailleurs les fiches de service de la Lake Shore Gold Mine montrent que de nombreux travailleurs qualifiés de surface auraient quitté prématurément les piquets de grève pour chercher de l'emploi dans d'autres régions. En fait, les grévistes solidaires se retrouveraient surtout parmi les ouvriers travaillant sous terre, notamment parmi les foreurs. L'originalité du propos de madame Blais est de nous montrer que si cette grève a duré aussi longtemps, c'est surtout à cause des femmes qui, par leur action dans les comités auxiliaires, ont insufflé une énergie nouvelle au conflit. Gestionnaires du budget familial, les femmes d'ouvriers auraient un sens aigu des conjonctures et sauraient distinguer mieux que quiconque les combats qui méritent d'être livrés dans l'arène sociale. Le seul reproche que l'on peut adresser à l'auteure, c'est de n'avoir pas assez insisté sur le rôle du patronat minier durant la grève. Qui sont ses représentants ? Se sont-ils regroupés dans une quelconque chambre de commerce locale pour faire front commun devant la grève ? Quels étaient leurs liens avec les milieux politiques et financiers de Toronto ? Quels arguments ont-ils utilisés pour légitimer leurs actions auprès de la société civile ? Voilà peut-être un terrain à explorer dans le cadre d'un futur article.

Disons enfin qu'il m'est apparu pour le moins surprenant de la part de Guy Gaudreau de s'attaquer en conclusion à un courant de l'histoire sociale qui, selon lui, chercherait à occulter les divisions entre travailleurs et à promouvoir l'idée d'une solidarité prolétarienne allant de soi, au nom « de la noblesse de la cause ouvrière et de l'inévitable affrontement avec le patronat soucieux de ses avoirs et de son autorité » (p. 267). L'auteur fonde son raisonnement sur des ouvrages et des articles vieux de 30 à 40 ans. Or plus personne ne défend aujourd'hui une telle vision triomphaliste en histoire ouvrière.

Robert Tremblay  
*chercheur indépendant*

HARDY, René – *Charivari et justice populaire au Québec*. Quebec City : Septentrion, 2015. Pp. 288.

René Hardy has produced a stimulating and readable social history of charivari in Quebec from its European beginnings to its eventual disappearance in the mid-twentieth century. Drawing especially on the rich archives of the criminal courts, he explores the range of the custom's forms and meanings to examine what "les classes populaires ont utilisé comme moyens de se faire justice en marge des pouvoirs constitués" (p. 8). His volume is a welcome addition to the literature on popular justice and ably balances broad appeal with scholarly rigour.